

tendu dire à nos guides, dans les savanes du Vénézuëla ou dans le désert qui s'étend de Lima à Truxillo : « Minuit est passé, la Croix commence à s'incliner ! » Que de fois ces mots nous ont rappelé la scène touchante où Paul et Virginie, assis près de la source de la rivière des Lataniers, s'entretennent pour la dernière fois, et où le vieillard, à la vue de la Croix du Sud, les avertit qu'il est temps de se séparer !

## JULES JANIN.

### LA VILLE DE SAINT-ÉTIENNE.

Il faut arriver à Saint-Étienne le soir, aux rayons couchants du soleil, quand il jette son dernier éclat sur le dôme d'épaisse fumée qui protège la ville. Saint-Étienne est engloutie dans une vallée profonde et triste ; Saint-Étienne est aussi la ville aux sept collines, jetée dans le fond des montagnes, sans verdure et sans ombrages, et s'étendant çà et là au hasard, s'inquiétant peu de symétrie et de bien-être, pourvu qu'il y ait fortune. Il existe telle entrée de la ville, en venant de Lyon (et c'est celle-là que je vous engage à choisir, comme on choisit de préférence un précipice pour pénétrer dans la Suisse), longue, étroite, bruyante, encombrée d'un peuple en guenilles, au visage noir et aux dents blanches ; entrez par cette rue, à sept heures du soir, et vous aurez perdu en dix minutes tout ce que le souvenir de nos villes de France peut avoir pour vous d'élégance et de goût. Un voyageur qui a passé à Nevers, il y a deux jours, à huit heures du matin ; qui a traversé à pied ces rues si propres, ces jolies maisons en terre cuite ; qui s'est arrêté sous ces fenêtres vertes, et qui a prêté l'oreille au bruit de la jalousie entr'ouverte et découvrant à la fois un pot de fleurs à demi écloses et quelque tête souriante et curieuse de jeune femme en négligé ; pour celui-là, c'est un désagréable contraste que d'entrer à Saint-Étienne le soir, par la rue de Lyon. A cette heure, cent forges bruyantes sont en mouvement, non pas une forge parisienne, avec son petit feu de cuisine, son soufflet de salon et son enclume portative, comme vous avez pu en voir dans la rue des Bons-Enfants, en allant acheter un Elzévir chez Silvestre ; mais un immense fourneau, un brasier brûlant comme pour les armes d'Achille, un



soufflet qui fatigue un homme, une enclume d'un siècle, et pour chaque enclume trois grands forgerons sales, hideux, autant de femmes échevelées, la lime en main, et travaillant le fer comme une simple dentelle; des enfants au milieu de tout cet ensemble, abrités par le toit de chaume qui se prolonge dans la rue, l'éclat rouge de la flamme, l'âcre odeur du soufre, le bruit du fer, l'étincelle qui vole, la scie qui crie, les chars qui se heurtent, l'aboïement des chiens, le chant des hommes, les juréments des femmes; vous marchez une heure au milieu de ce fracas terrible. Simples villes de l'Orient, où êtes-vous avec vos fraîches fontaines, vos palmiers agités, la natte hospitalière de la nuit, et vos contes sans fin, quand le voyageur enchanté ne peut plus trouver le sommeil?

Vous arrivez enfin dans une place isolée et noire, bizarrement coupée en deux par un corps de garde sans sentinelle; c'est là que viennent mourir les lueurs de la flamme et le bruit de l'enclume. A Saint-Étienne, il n'y a pas de profession de hasard, comme à Paris, pas de ces vagabonds officieux toujours prêts à vous servir de conducteurs; à huit heures du soir, c'est à peine si vous trouverez quelqu'un sur la place pour vous indiquer une auberge toute semblable aux hôtelleries de la Cité, du temps de la Ligue. On entre par la cuisine, on passe devant le tournebroche chargé de viandes, on traverse une petite cour pleine de fumier, on monte un escalier de bois, on se jette sur un lit à fleurs gothiques, et l'on dort si l'on peut, car c'est à minuit que commence le commerce de la ville. A cette heure fatale, consacrée encore dans telle ville d'Allemagne aux apparitions et aux fantômes, vous entendez tout à coup un grand bruit de chars; on se croirait aux environs de l'Opéra, après une première représentation de Rossini. Voilà l'heure où Saint-Étienne jette ses produits dans le monde: les ballots sont préparés, les fourgons sont chargés, la nuit est épaisse, tout s'ébranle. On adresse à Paris les brillantes soieries; les petits couteaux et les socs de charrue partent pour l'Amérique; l'Angleterre réclame l'acier qu'elle nous envoie avec son poinçon; l'Allemagne achète des fleurets qu'elle nous revendra plus tard. Une ville surprise par l'assaut n'a pas plus de mouvement et d'activité; seulement personne dans les rues que les charretiers; aux fenêtres personne; tout est mystère dans les envois: c'est à qui cachera le mieux le nombre de ses commis-

sions, l'adresse de ses commettants, l'importance de ses marchandises; on s'épie, on se surveille; la rivalité retient son souffle, de peur de se trahir; et quand le jour est revenu, tous les marchands, qui ont exploité des millions dans la nuit, qui se sont espionnés douze heures, se saluent comme de francs amis, et se plaignent entre eux de la dureté du temps, de la rareté de l'or, de leurs magasins qui regorgent de marchandises: honnête mensonge dont personne n'est la dupe, dont personne n'a osé encore se dispenser.



## JOUBERT.

---

### LES ESPRITS DÉLICATS.

Il est des esprits méditatifs et difficiles, qui sont distraits dans leurs travaux par des perspectives immenses et les lointains du τὸ καλόν ou du beau céleste, dont ils voudraient mettre partout quelque image ou quelque rayon, parce qu'ils l'ont toujours devant la vue, même alors qu'ils n'ont rien devant les yeux.

Esprits amis de la lumière qui, lorsqu'il leur vient une idée à mettre en œuvre, la considèrent longuement et attendent qu'elle reluise, comme le prescrivait Buffon quand il définissait le génie l'aptitude à la patience;

Esprits qui ont éprouvé que la plus aride matière et les mots même les plus ternes renferment en leur sein le principe et l'amorce de quelque éclat, comme ces noisettes des fées, où l'on trouvait des diamants, quand on en brisait l'enveloppe, et qu'on avait des mains heureuses;

Esprits qui sont persuadés que ce beau dont ils sont épris, le beau élémentaire et pur, est répandu dans tous les points que peut atteindre la pensée, comme le feu dans tous les corps;

Esprits attentifs et perçants qui voient ce feu dans les cailloux de toute la littérature, et ne peuvent se détacher de ceux qui tombent en leurs mains, qu'après avoir cherché longtemps la peine qui le recélait, et l'en avoir fait soudainement jaillir;

Esprits qui ont aussi leurs systèmes, et qui prétendent, par exemple, que voir en beau et embellir, c'est voir et montrer chaque chose telle qu'elle est réellement dans les recoins de son essence, et non pas telle qu'elle existe aux regards des inattentifs, qui ne considèrent que les surfaces;

Esprits qui se contentent peu, à cause d'une perspicacité qui leur fait voir trop clairement et les modèles qu'il faut suivre, et ceux que l'on doit éviter;

Esprits actifs, quoique songeurs, qui ne peuvent se reposer que sur des vérités solides, ni être heureux que par le beau, ou du moins par ces agréments divers, qui en sont des parcelles mêmes et de légères étincelles;

Esprits bien moins amoureux de gloire que de perfection, qui paraissent oisifs et qui sont les plus occupés, mais qui, parce que leur art est long et que la vie est toujours courte, si quelque hasard fortuné ne met à leur disposition un sujet où se trouve, en surabondance, l'élément dont ils ont besoin, et l'espace qu'il faut à leurs idées, vivent peu connus sur la terre, et y meurent sans monument, n'ayant obtenu en partage, parmi les esprits excellents, qu'une fécondité interne et qui n'eut que peu de confidents.

---



## THÉODORE JOUFFROY.

---

### LA VIE.

Discours prononcé à une distribution de prix. (Fragment.)

On croit la vie longue, jeunes élèves; elle est très-courte : car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années ! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment ! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse. Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie, jeunes élèves : il y rêve le bonheur, et ce qu'il y rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en vous, et qui vont à des buts si hauts; ces puissants désirs qui vous agitent et qui vous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra? Oui, c'est une promesse, jeunes élèves, c'est la promesse d'une grande et

heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas; et ces biens sont disputés, on n'en obtient une part qu'au prix de cette lutte ardente qu'on vous décrivait hier éloquentement, et la fortune n'accorde pas toujours la meilleure au plus digne. Voilà ce que la vie nous apprend; voilà ce qui l'attriste et la décourage; voilà ce qui fait qu'on l'accuse, et avec elle la Providence qui vous l'a donnée. Aucune autre époque ne fut plus heureuse que la nôtre, aucune n'a ouvert plus libéralement à tous l'accès aux bonheurs de la vie, et cependant elle retentit de cette accusation; on s'en prend à tous de n'être pas heureux, à Dieu et aux hommes, à la société et à ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se mêle pas un jour à cette folle accusation, jeunes élèves; que votre âme ne tombe point à son tour dans ce misérable découragement; et pour cela, apprenez de bonne heure à voir la vie comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. Ce n'est ni la Providence, ni elle qui vous trompent; c'est nous qui nous trompons sur les desseins de l'une et le but de l'autre. C'est en méconnaissant ce but qu'on blasphème et qu'on est malheureux; c'est en le comprenant ou en l'acceptant qu'on est homme. Écoutez-moi, jeunes élèves, et laissez-moi vous dire la vérité.

Vous allez entrer dans le monde; des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée : la condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté, la Providence est juste, et ce qui ne dépend point de nous ne saurait être un véritable bien; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et dans la mécanique de la société il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'État et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre; mais à les bien



remplir, le mérite moral est le même. Que chacun de vous, jeunes élèves, se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche, qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement, fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire. Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin ; vous y marcherez avec d'autres appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent, ou devoir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en veuillez pas, et si vous avez fait de votre mieux, ne vous en veuillez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe ; ce qui importe, c'est l'effort : car, c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est uniquement à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids.

## ALPHONSE KARR.

### LE RUISSEAU.

Le ruisseau, qui traverse mon jardin, sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs ; c'a été longtemps un heureux ruisseau ; il traversait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs sauvages se baignaient ou se miraient dans ses ondes ; — puis, il entra dans mon jardin. Là, je l'attendais ; je lui avais préparé des rives vertes ; — j'avais planté, sur ses bords et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures ; — il traversait mon jardin en chantant sa mélancolique chanson ; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flancs abrupts de la falaise qu'il couvre d'écume.

C'était un heureux ruisseau ; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit : couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums....

Mais le ciel et la terre sont envieux du bonheur et de la douce paresse.

Mon cher frère Eugène, un jour, et l'habile ingénieur Sauvage, l'inventeur des hélices, causaient sur les bords de ce pauvre ruisseau, et parlaient assez mal de lui.

« Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe, — au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupe comme le doit tout honnête ruisseau ? — Ne pourrait-il pas moudre le café et le poivre ?

— Et aiguiser les outils ? ajouta Sauvage.

— Et scier le bois ? » dit mon frère.



Et je tremblais pour le ruisseau ; — et je rompis l'entretien en criant très-fort sous prétexte que ses envieux, ses tyrans bientôt peut-être, marchaient sur mes *wergiss-mein-nicht*. Hélas ! je ne pus le protéger que contre eux. Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette dans la mer. Cet homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y chercher des rimes ou des souvenirs, — ou d'y endormir ses pensées au murmure de l'eau.

« Mon ami, disait-il au ruisseau, — tu es là *que* tu te promènes, *que* tu te prélasses, *que* tu chantes à faire envie ; — mais moi je travaille, je m'éreinte. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin ; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je t'apprendrai ; tu seras bien vite au courant de la besogne ; — tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire ? Ça te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux. »

Bientôt une roue, des engrenages, une meule, furent apportés au ruisseau. Depuis ce temps il travaille ; il fait tourner une grande roue qui en fait tourner une petite qui fait tourner la meule ; il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson doucement monotone et heureusement mélancolique. Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui ; il bondit, il écume, il travaille, — il repasse des couteaux. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie ; — mais au bout l'homme est là qui l'attend et qui le fait travailler. — Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui : Je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard ; mais il n'en faut pas moins qu'il finisse par aller repasser des couteaux. — Pauvre ruisseau ! tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe ; — tu auras murmuré trop haut ta douce chanson !

## MADAME DE KRUDNER.

(Julie de Wittinghoff.)

### PENSÉES.

Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisibles ; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

Il y a des gens qui ont eu presque de l'amour, presque de la gloire, et presque du bonheur.

On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse ; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au dedans de nous-mêmes peu à peu.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire ; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

Dire aux hommes ne suffit pas, il faut redire, et puis redire encore ; l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter, et si la vérité est enfin accueillie, c'est que de sa nature elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rebutée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent.



La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

C'est un bel éloge à faire de quelqu'un au milieu de la corruption du monde, que de le croire digne d'être appelé romanesque. Ce sont des titres de chevalerie où chacun ne ferait pas facilement ses preuves.

L'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités.

## DOMINIQUE LACORDAIRE.

---

### LE CHRÉTIEN.

Je me demande s'il y a des hommes qui cherchent Dieu comme le terme de leur existence passagère, comme le principe certain de leur félicité et de leur perfection. Je me demande, par-dessus tout, s'il y a des hommes qui aiment Dieu, je ne dis pas comme nous aimons des hommes, mais comme nous aimons les plus viles créatures, un cheval, un chien, l'air, l'eau, la lumière et la chaleur. Je me demande ces choses, à moi d'abord, à vous ensuite, et j'attends ma réponse et la vôtre avec une terreur qui doit décider de ma vie. J'entends des bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends d'un bout à l'autre de l'histoire la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes acquises par la sueur et le sang des autres, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du saint, le regard sur ce que j'ai appelé mon âme et sur ce que j'appelle encore Dieu, j'attends une parole qui me précipite ou m'affermisse à jamais. Qui est-ce qui me la dira ?

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger ;